

Parfois, la vie est si forte que la tentation de la mort s'impose. Jour après jour, l'obsession s'instille dans l'être, effaçant la présence de soi et des autres, étouffant sans violence le souffle de l'âme. Celui qui traverse le néant et contemple ainsi l'absence, s'il choisit de rester, est un rescapé. Littéralement, il laisse derrière lui une cape, un manteau de protection, pour s'échapper – et vivre à vif.

Gilles Fleury a marché sur ce fil tendu, pont de l'épée traversant des eaux d'épouvante. Un pas de trop, un froid soudain – et la mort est là, non véritablement choisie, mais pas refusée non plus. Passer cette épreuve à mains nues invite à vivre au plus haut sens.

La première vie de l'homme s'est arrêtée au Sri Lanka en 1982. Une intoxication au datura, provoquée, fait exploser les cadres, puis met sa bipolarité à découvert. Après une gestation de onze ans, il entre en peinture dans l'atelier d'un ami.

Il dit aujourd'hui que la maladie a été un cadeau. La bipolarité a déjeté sa vie ancienne. Elle fut une renaissance vers une quête philosophique et spirituelle.

Il dit aussi qu'il aimerait être passeur, simple passeur. On pourrait dès lors affirmer qu'il est celui qui fait le lien – entre l'Orient et l'Occident, entre les porteurs de savoirs et ceux qui s'en nourrissent, entre le spirituel et la matérialité sensible de la nature, entre l'humain et le sacré. S'il accomplit chacune de ces unions, la formulation de son acte n'est cependant pas juste : ces liens, précisément, existent sans lui. Il est un révélateur de ces univers silencieux, il réveille nos mémoires endormies.

Ainsi se comprend, peut-être, l'harmonie de toiles composées de papiers lacérés, de fragments externes se fondant en une œuvre, de traits ciselés mêlés aux traces amples de peinture, de calligraphies mariant écrits et images. Ainsi se comprend, aussi, l'usage de la cendre, symbole d'une vie morte revivifiée par la création artistique, ou du brou de noix, dont la couleur subtile imprègne aussitôt le papier et que le lavage pare de moires.

Instrument de l'univers, Gilles Fleury transmet quelque chose qui ne lui appartient pas en propre. S'il est passeur, c'est celui de sensations et d'intuitions – comme devrait l'être tout artiste. Mais sans doute est-il bien plus encore pas-

seur de lumière, comme le furent les maîtres verriers du Moyen Âge, qui rendirent visible le sacré en offrant à la lumière de traverser leurs vitraux.

On conçoit que chaque heure vécue, chaque rencontre, chaque toile peinte nourrit la vie en cours, l'œuvre en devenir. Mais on saisit également la force effrayante de la destruction, confrontant à l'altérité, ouvrant pourtant à une construction inédite. Atelier ravagé, toiles brûlées, intellect éclaté, repères oubliés conduisent à l'internement. Et dans ce monde clos que l'on réserve aux « fous » jaillit, paradoxalement, une création puissante et féconde.

Après les tempêtes, il rappelle que la lumière n'existe pas sans l'ombre, que la folie est part de la vie et qu'elle mérite d'être traitée avec respect. Nombreux sont les musiciens, les peintres ou les philosophes à y avoir trouvé leur énergie créatrice.

Faut-il le préciser ? La peinture est une expression de sa recherche, mais elle n'en est que la partie la plus aisément mise en partage. La méditation et la prière, l'édification d'un autel, la réalisation de roues de médecine visant une congruence harmonique ou la rédaction de journaux personnels sont autant de reflets de cette quête sans cesse renouvelée, nourrie de lectures et de retraites, de réminiscences anciennes et d'ancrage dans l'aisinité.

Jusqu'à présent, les tableaux de Gilles Fleury ont peu été montrés au public. Ce livre, désiré et mûri par le peintre, est assurément un cadeau, un présent fait au lecteur. Il est une invitation à suivre sa propre voie spirituelle. Lire et regarder les pages ainsi offertes pourra être un pas dans le cheminement menant à soi-même. Accepter de les prendre comme un miroir tendu à chaque être, comme le souhaite leur donateur, c'est oser pénétrer dans des mondes enfouis. La recherche d'un homme deviendra alors le relais d'une quête universelle. Et la phrase du poète Daniel Maximin, magnifique, dévoilera son sens : *« Il faut beaucoup de silence au cri pour devenir un chant. Et Silence n'a jamais le dernier mot. »*